

Le seul monde dont Dieu parle — Jérémie 23, 5-8

Prédication du 1er dimanche de l'Avent (28 novembre 2021) au Temple Neuf - Pasteur Rudi Popp

L'espérance chrétienne, de nos jours, est réputée nous tromper énormément. Quand on parle d'espérance, ce serait déjà admettre que dans l'instant, il n'y a pas grand-chose à célébrer et glorifier. Et c'est logique : celui qui dit qu'il espère n'a pas ce qu'il espère, sinon il ne l'espérerait pas. Espérer commence toujours par admettre une carence, une insuffisance, un manque.

C'est sans doute pour cette raison que l'espérance religieuse en particulier a si mauvaise presse aujourd'hui. On reproche à l'espérance de rabaisser la réalité, de la dénigrer délibérément et intentionnellement, de lui enlever la modeste dignité qu'elle possède, en roulant religieusement dessus avec la perspective d'une réalité meilleure, mais inatteignable au présent.

L'espérance serait cette vertu théologique par laquelle on désire le Royaume des cieux et la vie éternelle à la place de la République française et de la vie faite de plaisirs aussi brefs que le vin chaud — voilà le soupçon que formule l'opinion publique à l'adresse de ceux qu'elle considère comme des « croyants ». En mettant sa confiance dans les promesses du Christ et en prenant appui, non sur ses propres forces, mais sur le secours de la grâce du Saint-Esprit, ce « croyant » se mettrait gratuitement — au frais non pas de la princesse, mais de Dieu ! — en dehors de la réalité ici-bas, de l'actualité, des choses concrètes et clignotantes.

Le chapitre 23 du livre du prophète Jérémie semble nous parler d'une telle initiative gratuite de Dieu : « Des jours viennent où je susciterai pour David un rejeton légitime : Un roi règne avec compétence, il défend le droit et la justice dans le pays. En son temps, Juda est sauvée, Israël habite en sécurité. »

Israël, à l'époque du prophète, est une zone occupée par l'ennemi ; Juda, c'est le pays encore libre. La proclamation de Jérémie concerne d'abord la réconciliation des deux peuples frères : Dieu va accomplir sa parole en donnant à ses enfants de quoi espérer.

Toute l'attente, toute la confiance du peuple de Dieu va pouvoir se concentrer et se fixer sur ce rejeton suscité par Dieu, un roi fils de David, de qui germera tout nouveau pour le monde.

Et les fidèles du Seigneur vont alors entrer avec tant d'ardeur dans son programme de renouveau que ce programme lui-même deviendra le nom de la ville sainte : on l'appellera, dit Jérémie, en ces jours-là qui seront les jours du Messie, « Adonay çidqénu », « le Seigneur notre justice ».

C'est ainsi que le temps de l'Avent a été inventé ! Cette image biblique de Dieu qui suscite un nouveau roi, qui défendra le droit et la justice, et libérera des situations d'enfermement, d'exil, d'emprisonnement, elle a été traduite dans la vie chrétienne par le temps liturgique de l'Avent, un temps pour cultiver l'espérance et l'attente.

Le fait d'attendre quelque chose ou quelqu'un génère souvent une force d'espérance mais aussi une énergie renouvelée, qui est si utile ne serait-ce que pour apprendre la patience.

Mais pas de conclusion hâtive : attendre la justice de Dieu ne signifie jamais être passif. On ne peut pas dire que l'on attend le Messie sans rien faire ! Et cela est particulièrement vrai pour les chrétiens qui ont reconnu en Jésus de Nazareth, le Christ, le Messie « en instance de retour ».

Car justement, l'espérance chrétienne en particulier n'a rien d'un tranquillisant. Elle n'enlève rien à la nécessité de faire face, de réfléchir, de s'engager, d'assumer et de prendre sur soi. J'ai bien peur que ceux qui incriminent la « religion », et l'espérance chrétienne en particulier, d'être un opium du peuple, une espèce de drogue psychique, ne la connaissent que par ouï-dire, par corrélation aux tranquillisants qu'ils consomment eux-mêmes.

Et qui pourrait leur en vouloir ? Notre attente collective est en réalité que nous quittions ce monde de misère pour un paradis dont chacun décrit les attributs selon ses envies et convictions...

C'est précisément la fonction des utopies, en politique notamment. L'utopie est une représentation d'une société idéale sans défaut, qui doit se traduire par un régime

politique idéal, une société parfaite sans injustice ou encore une communauté d'individus vivant heureux et en harmonie.

Or, « le problème des utopies, c'est qu'on les réalise » disait Bruno Latour ; ce sont les utopies politiques qui ont produit et des tyrannies les plus sanguinaires et notre système très banal de consommation à outrance des ressources de la Terre.

En ce sens, la vision du prophète Jérémie n'est pas une utopie politique. Elle se fonde, non pas sur une vague et fumeuse idée humaine du bonheur parfait, mais sur une parole d'engagement de Dieu, une parole qui vient d'ailleurs et qui dit paradoxalement : votre paradis est ici. Il n'y a pas d'arrière-monde pour s'enfuir dedans ; le monde humain, ce monde faillible, miséreux, démuné, certes perfectible mais toujours nécessaire est le seul dont Dieu parle. Le roi messianique dont il est question dans la prophétie vient dans ce monde, non pas dans un arrière-monde...

Le temps de l'Avent est destiné à devenir, chaque année à nouveau, une éducation à vivre au présent en présence de Dieu : au lieu de se mettre à l'abri dans la glorification d'un passé qui n'a jamais existé, ou se réfugier dans un futur vague et fumeux, l'annonce du Christ qui vient nous apprend à aimer ce monde avec discernement.

L'Avent de l'espérance, cela se traduit concrètement dans ma vie en m'apprenant à ne rien attendre de définitif des messies autoproclamés de notre temps ; de ne rien attendre de définitif des promesses de liberté sans limites ; à ne rien attendre de définitif de nos consommations et possessions.

Pour nous aider à apprendre à aimer ce monde avec discernement, les images de l'Avent de l'espérance biblique ont été maintes fois traduites dans d'autres sphères que celle d'un roi, fils de David.

Une de ces images est à l'origine d'un des plus anciens cantiques allemands encore pratiqués, dont le texte remonterait jusqu'à Jean Tauler, le prédicateur dominicain et « docteur illuminé » qui a prêché l'espérance nouvelle dans l'ancienne église qui se trouvait ici au 14^e siècle et dont l'épithaphe est conservé au fond du Temple Neuf : c'est l'image d'un bateau qui arrive au port, chargé jusqu'à ras bord, sûrement, mais sans faire de vagues. Ce navire symbolise, dans la pensée mystique de Tauler, la promesse de Dieu, promesse que son propre fils vient à nous, dans notre monde et dans mon cœur.

Le seul monde dont Dieu parle — Jérémie 23, 5-8

Es kommt ein Schiff, geladen bis an sein' höchsten Bord, trägt Gottes Sohn voll Gnaden,
des Vaters ewigs Wort.

Des cieux vers nous s'avance un merveilleux vaisseau, portant notre espérance : le Fils
du Dieu très haut. Amen !